Quinzième Année.— N° 2560 Un numéro : 10 Centimes. Lundi 5 Juin 1871

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois . . . . . 10 f.
Six mois 19
Un an 37

L'abonnement continue, sauf avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. REMBAUX

Le Nord de la France :
Trois mois . . . . . 11 f.
Six mois 22
Un an 44

ANNONCES : 15 centimes la ligne.
RÉCLAMES : 25 centimes
— On traite de gré à gré. —

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Beghin, libraire, rue Grande-Chasse.
A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 4 JUIN 1871

Dépêches Télégraphiques

Service particulier du *Journal de Roubaix*

Versailles, 2 juin.

Le *Gaulois* dit que M. Lefranc a accepté dans la matinée un portefeuille.

Vermorel et Frédéric Morin ont été amenés prisonniers aujourd'hui.

Versailles, 2 juin.

L'Assemblée ne siégera pas mercredi prochain, jour des funérailles de l'archevêque de Paris.

Versailles, 3 juin, 7 h. 55 soir.

L'Assemblée adopte à l'unanimité un crédit de 1,053,000 fr. pour la reconstruction de la maison de M. Thiers. La Commission élue pour l'abrogation des lois d'exil est presque entièrement favorable à l'abrogation.

On assure que la proposition pour la prorogation des pouvoirs de M. Thiers sera présentée lundi.

Paris, 2 juin.

Il n'est pas certain que Courbet ait été fusillé. On prétend qu'il est prisonnier des Bavarois, hors Paris.

Paris, 2 juin.

Les journaux le *Tricolore* et le *Politique* ont été supprimés. On fait toujours des perquisitions rigoureuses, qui amènent la découverte de beaucoup d'armes non déposées.

Les arrestations continuent sur une grande échelle. On arrête surtout des gardes nationaux ou des soldats.

La surveillance est très-active sur la rive droite; à chaque coin de rue, un factionnaire, après minuit, arrête les passants suspects. Sur la rive gauche, la circulation est libre pendant la nuit.

Une circulaire de M. Ferry aux maires ordonne le rétablissement du personnel des écoles, tel qu'il était composé au moment de l'investissement.

Les gendarmes de Paris sont augmentés jusqu'à 6,000.

L'effectif de la garde républicaine sera d'environ 12,000 hommes.

Il est aussi question de construire des forts dans l'intérieur de Paris, pour empêcher toute tentative de renouvellement de l'insurrection.

Jusqu'à présent on a constaté que 41 membres ou délégués de la Commune ont été tués ou fusillés

Dans la question du retour de l'Assemblée à Paris, le *Temps* conseille la modération. Ce journal croit qu'on ne peut pas équitablement demander à l'Assemblée de venir à Paris dans l'état actuel, mais la force des choses ramènera le gouvernement tôt ou tard à Paris.

Paris 3 juin.

Toutes les rues sont maintenant ouvertes à la circulation.

Les barricades ont disparu.

Les trottoirs et les chaussées sont réparés.

La ville reprend de jour en jour un aspect plus animé.

La tranquillité est parfaite dans tous les quartiers.

Outre les perquisitions opérées par les troupes sous les ordres des généraux commandant les arrondissements, la police, qui commence à être réorganisée, agit de son côté.

Elle est spécialement chargée de l'arrestation des individus suspects.

Les soldats se bornent à enlever les armes, les munitions et les effets d'équipement.

Des agents de police, que l'habitude de semblables missions rend plus habiles, pénètrent dans les maisons où ils supposent que des insurgés, dont ils ont le signalement, peuvent être cachés.

Dix conseils de guerre vont être installés à Cherbourg, pour juger les insurgés prisonniers dirigés sur ce port.

Tout le service de la prévôté est centralisé au théâtre du Châtelet.

C'est là que les insurgés sont conduits.

On procède à une instruction sommaire avant de les renvoyer devant les conseils de guerre siégeant à Versailles.

Berlin, 3 juin.

L'Allemagne se comportera à l'égard des insurgés parisiens qui viendront sur son territoire, comme l'Angleterre. Elle distinguera entre les simples insurgés et les criminels. Mais sur le territoire français occupé par ses armées, elle laissera la poursuite libre au gouvernement français.

Londres, 2 juin,

A la Chambre des communes, M. Bruce dit que le gouvernement anglais n'a reçu aucune communication de Versailles, relativement à l'extradition des insurgés.

Lord Enfield dit que le gouvernement anglais n'a fait aucune remontrance à Versailles touchant le traitement dont on use envers les insurgés.

Florence, 3 juin,

Sénat.—Le ministre des affaires étrangères, répondant à M. Alfiori, a fait la déclaration suivante :

« Si un auteur des massacres et incendies de Paris parvenait à s'introduire en Italie, le gouvernement exécuterait promptement le traité d'extradition conclu entre la France et l'Italie. »

PARIS, JÉRUSALEM, ROME

Deux dates terribles nous sont fournies par l'histoire, le 17 juillet 70 et le 24 août 410 : la première est la destruction de Jérusalem par Vespasien et son fils Titus ; la seconde, le sac de Rome par les Gotas d'Alaric. Le récit des historiens — sur lequel tant de siècles ont passé sans en affaiblir les couleurs — a conservé le mouvement, le tumulte, et, en quelque sorte, la fièvre de ces scènes d'extermination sauvage; le lecteur assiste par son émotion aux douloureuses péripéties de ces écrasements gigantesques. Ni Josèphe, ni saint Augustin n'ont dû sacrifier la verité au pittoresque : l'accent du Père de l'Eglise s'échappe d'un cœur profondément remué, et le témoignage de Josèphe est celui d'un Juif influent dans sa patrie, tour à tour chef élu de l'une des factions un moment souveraine dans Jérusalem, et ambassadeur de la cité assiégée auprès du général assiégeant. Ce rôle de conciliateur *in extremis* ne fit que le rendre suspect à ses compatriotes et même au rusé Vespasien qui l'employait et le jouait. Pour tout dire, dans la dernière phase du siege de Jéruralem, l'historien Josèphe fut un *Bonvallet* lettré.

Ce qui prouve que, grands ou petits, les hommes, à toutes les époques et les mêmes conditions étant données, sont invariablement le même homme.

Pour n'en citer qu'un exemple, dans ces paroles du général romain : *Les Juifs m'aplanissent la voie pour anéantir la Palestine*, qui vous semble-t-il entendre, de Vespasien ou de M. de Bismarck? Avec une légère variante, n'est-ce point ce dernier qui s'écrie : *Les Parisiens m'aplanissent la voie pour anéantir la France.*

Dans ces immolations immenses, effrénées, impitoyables d'une grande cité civilisée, — la destruction de Jérusalem et le pillage de Rome, — les crimes commis furent, à peu d'exceptions, les crimes d'une inexorable nécessité : des guerres d'invasion ; les factions juives d'Eléazar, de Jean de Gagala, de Simon de Goria ; les Romains d'Honorius furent des victimes affolées et non des brigands cernés dans leurs repaires et combinant froidement l'épouvantable forfait de faire écrouler sur quinze cent mille innocents la première ville du monde.

C'est un spectacle à glacer d'horreur que l'agonie sanglante de Jérusalem ; écoutez plutôt le récit de M. Cantu emprunté à Josèphe :

« Le fanatisme des zélés et les promesses des faux prophètes (les communeux de la ville sainte), soutenaient seuls le courage d'une multitude, parmi laquelle la famine exerçait de tels ravages, que l'on vit des mères égorger leurs enfants pour se nourrir de leur chair. Ajoutez-y l'épidémie, ajoutez-y la fureur des zélés, qui, soit pour trouver des vivres, soit par soif de sang, mutilaient, tuaient sans pitié... Enfin Titus jura l'extermination de cette ville rebelle, en déclarant qu'il était innocent des désastres qu'elle allait attirés volontairement sur elle. Tous les juifs faits prisonniers étaient crucifiés par l'ordre du clément Titus. On promit la vie à quiconque se rendrait ; mais quand un certain nombre de ces malheureux fut sorti implorant merci, les Romains les massacrèrent. Un soldat, en ouvrant un cadavre, y trouve de l'argent ; aussitôt le bruit se répand que les Juifs avalent leurs richesses, et l'on égorge tous les prisonniers pour fouiller dans leurs entrailles. »

De même qu'il avait mis ses prisonniers en croix, le *doux* Titus, la ville prise, en fit passer les habitants au fil de l'épée. Ce jour-là, « il n'avait pas perdu sa journée. » Et, toutefois, cet homme de bien, l'enfant gâté des panégyriques de l'histoire, eut un mouvement de pitié, de sensibilité et de respect qui eût arraché un sourire de mépris aux lèvres frémissantes d'un Rigault ou d'un Delescluze. Ecoutons encore Josèphe : « On donne l'assaut au temple lui-même. »

Le choc eut lieu ici entre une grande nation et un petit peuple, tous deux civilisés. Poursuivons la démonstration, et plaçons-nous en face des Barbares conduits, par Alaric, à la curée de la Rome des Césars. Trois historiens, dont l'autorité est indiscutable, saint Augustin, saint Jérôme et Sozomène, apportent leur témoignage concordant aux représailles exercées par la Barbarie contre la ville éternelle.

En livrant Rome, comme une riche proie, à ses soldats, Alaric — qui eût été un mauvais communeux — leur ordonna « d'épargner le sang » et de « respecter les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. »

En passant sous les arcs de triomphe élevés pour célébrer, sept ans auparavant, la destruction de sa race et de son peuple; en foulant, sous les pieds de son cheval, onze siècle de la gloire et de la suprématie romaine dans des rues pavées de chef-d'œuvre, Alaric regardait devant lui et au-dessus de lui : ici-bas l'humanité, et Dieu là-haut. C'était un Barbare, mais c'était un grand homme, et tout ce qui est grand est bon à certaine heure.

Les Goths, lâchés sur les richesses de Rome, furent terribles ; et, toutefois, dans l'ivresse du pillage, la voix secrète, qui avait parlé à leur chef, les arrêta, comme si la conscience, en s'éveillant en eux, eût paralysé leurs mains ouvertes et tendues vers le butin. Laissons la parole à saint Jérôme et à saint Augustin.

La maison de Manella, l'amie de Saint-Jérôme, fut envahie par les barbares, qui lui demandèrent où elle avait caché ses trésors; sur sa réponse, qu'elle était trop pauvre pour en posséder, ils se mirent à la torturer. Résignée aux tourments, elle se bornait à les supplier de ne pas la séparer de sa fille Principia, dans la crainte qu'elle ne fût violée, et ses prières ayant amolli et attendri ses bourreaux, la mère et la fille furent conduites toutes deux à l'asile de Saint-Paul.

Un Goth étant entré dans la demeure d'une pieuse fille, lui demanda de l'or ; elle le conduisit à une armoire où, lui montrant une grande quantité de vases précieux, elle lui dit :

— Je ne chercherai point à retenir ce que je ne peux défendre; mais je veux que vous sachiez que ces objets sont consacrés à saint Pierre ; si vous y touchez maintenant, que le sacrilége reste sur votre conscience !

Le barbare n'osa y porter la main, et Alaric, auquel il rapporta ce qui lui était arrivé, ordonna à ses soldats de restituer intacts et de replacer les vases dans l'église du prince des Apôtres. Ce fut un spectacle singulier que de voir une procession de Goths farouches s'avancer du Mont Quirinal entre deux rangs de soldats sous les armes, en mêlant des cris guerriers aux cantiques pieux, et rapporter en triomphe ces vases au Vatican.

Que pensez-vous de ces Goths réactionnaires et même un peu Versaillais ? Eh ! quoi ! Il prennent Rome d'assaut pour y faire des processions et chanter des cantiques ! Ils enrichissent de vases d'or et d'argent les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, au lieu de les piller et de les profaner ! On voit bien que cet Alaric et ses soldats transformés en capucins vivaient, à la distance de quatorze siècles, de progrès et de lumières. Ils croyaient en Dieu, les infâmes ! Il ne pillaient point les églises, les imbéciles ! Ah ! qu'il eût fait beau de voir les libres penseurs et les libres penseuses du Club-Eustache et du Club-Sulpice pénétrer dans Rome, à la suite d'Alaric, dans la grande journée du 24 août 70 ! Quelle hâte ils se fussent donnée — sans compter les abominations sacrilèges — à rendre Saint-Pierre et Saint-Paul, tous princes des apôtres qu'ils étaient, plus pauvres et plus nus que le bon homme Job !

Ainsi donc, le sac de Paris, — dans ce dix-neuvième siècle, qui s'est baptisé, un peu fastueusement le siècle des lumières — aura dépassé en ruines et en hontes accumulées le sac de Rome et celui de Jérusalem ! L'implacable histoire ajoutera encore, pour nous écraser du poids de ses malédictions, que plus humiliés et plus avilis que les Juifs dégradés et les Romains dégénérés, les Parisiens ont failli se voir anéantir sous des mains parricides.

Mais, que dis-je ? les hommes de la Commune, des Parisiens ? Ils n'ont pas mérité cet honneur, et nous ne devons point partager leur indignité. Quand ils osent se parer du patriotisme qui brûla Moscou pour sauver l'honneur moscovite, ils mentent, ils blasphèment l'histoire avec la conscience et l'humanité. Les flammes de Moscou brillèrent sur le réveil d'une grande nation malheureuse jusqu'à cet acte d'un sublime désespoir, tandis que l'incendie de Paris, dans la pensée de quelques scélérats, devait éclairer seulement la large tombe de la France démembrée.

E. DUCUYIS.

(Figaro.)

LETTRE DE VERSAILLES

Corspondance particulière du JOURNAL DE ROUBAIX.

Versailles, jeudi 1er juin.

Quand rentrerons-nous à Paris, voilà le mot avec lequel s'abordent tous les émigrés qui habitent Versailles. On nous fait espérer, chaque jour, que, le lendemain, l'entrée sera libre, que les chemins de fer fonctionneront pour le public; puis, le lendemain survient un contre-ordre, et le retour à la vie normale se trouve encore ajourné. A la vérité, on peut, avec quelque protection, obtenir un laissez-passer; mais s'il est facile pour certaines personnes d'entrer dans Paris, il est plus difficile d'en sortir; ou si l'on obtient un sauf-conduit, tant de formalités vous attendent aux portes, il y a un tel encombrement sur les grandes voies de circulation, que l'on perd une journée pour faire le voyage entre Paris et Versailles.

Le bruit a couru que l'Assemblée nationale allait rentrer dans Paris; je crois qu'il est tout a fait faux. La Chambre ne s'installera à Paris qu'après les vacances qu'elle prendra, au mois de juillet. Et à vrai dire, les événements qui vont se succéder d'ici à quelques semaines, sont si incertains, qu'il nous est bien impossible d'établir des prévisions raisonnables.

Le gouvernement s'est engagé à faire connaître dans un bref délai sa décision au sujet des élections complémentaires. Vraisemblablement, les élections seront fixées à l'époque à laquelle on présume que la Chambre prendra ses vacances. Bien entendu, nous raisonnons dans l'hypothèse qu'aucun incident inattendu ne surgira.

A propos de ces élections, nous avons vu surgir de divers côtés des protestations contre la tendance des généraux et amiraux à briguer le mandat législatif, et nous nous y associons volontiers. Dans un moment où la réorganisation de l'armée est à l'ordre du jour et apparait comme une des conditions indispensables de la régénération de notre pays, il nous semble que le devoir des officiers généraux est de rester à la tête de leurs corps. Il faut même que l'opinion publique réagisse contre la tendance de certains personnages militaires à prendre des situations politiques en vue de telles ou telles combinaisons monarchiques. Il convient d'opposer à ces ambitions particulières l'exemple du Maréchal de Mac-Mahon, le seul soldat de la France sur lequel la calomnie n'a jamais pu mordre et dont la vertu et la gloire militaires ont

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 5 JUIN 1871.

— 45 —

LE

DERNIER IRLANDAIS

PAR

ELIE BERTHET

XI

L'INSURRECTION.

(SUITE)

J'ai bien eu la force, ajouta Richard avec un sourire amer, de le révéler tout à l'heure en présence de plusieurs milliers de personnes !

Et il raconta en peu de mots la triste histoire de sa sœur, ainsi que l'événement de la veille au lac de Glendalough.

En écoutant ce récit, Nelly rougit et pâlit plusieurs fois; son visage exprimait tour à tour la pudeur, l'indignation, la pitié.

— L'infâme ! dit-elle enfin en songeant à sir Georges, il est plus méprisable encore que je ne pensais... Je n'avais aucune idée de ces affreux scandales, capitaine O'Byrne, ajouta-t-elle avec chaleur, et mon père ne m'avait rien dit de ses malheureux projets... Oh ! si j'avais pu les prévoir, je serais allée au milieu des constables prendre ma chère Julia dans mes bras, lui faire un rempart de mon corps ! Non, je n'ai rien su, rien deviné... A la vérité, la pensée m'était venue ce matin que vous pouviez être pour quelque chose dans la mésaventure de sir Georges, c'était afin de m'en assurer que j'avais désiré voir Julia.

Je voulais lui demander quelle part vous aviez prise à cet événement, m'entendre avec elle sur les moyens d'en prévenir les suites fâcheuses... Voilà tout, capitaine O'Byrne, je vous le jure... Mais les apparences étaient contre moi ; vous avez dû me maudire! — J'ai cruellement souffert de ces apparences, miss Avondale ; j'en ai souffert d'autant plus que j'avais pour vous une estime plus haute, et, pourquoi ne l'avouerais-je pas? une affection plus vive, malgré nos dissentions de famille. Mais pardonnez-moi mes soupçons ; j'aurais dû penser que vous etiez trop franche, trop loyale pour qu'ils pussent vous atteindre.

Il avait pris la main de la jeune fille, qui la retira, mais sans colère. Richard continua :

— Mes instants sont comptés, et je ne saurais, sans m'exposer à de justes reproches, demeurer ici plus longtemps. Veuillez-donc m'indiquer la retraite que vous vous êtes choisie pendant ces temps de troubles, et l'on vous y conduira, sur-le-champ, avec tous les égards qui vous sont dus. — Ai-je pu y songer au milieu de ces chaos? dit Nelly avec angoisse, en portant la main à son front. Eh bien, monsieur O'Byrne, pourquoi ne demeurerais-je pas à Stone-House, sous votre protection, gardée par mes domestiques? Ce serait la retraite la plus convenable, je pense, pour une pauvre fille abandonnée de ses proches... même de son père! — Avec votre permission, miss Avondale, je vois de grands inconvénients à ce projet. Si je devais résider constamment dans le voisinage de Stone-House, j'empêcherais bien que l'offense arrivât jusqu'à vous ; mais c'est la guerre qui commence, et Dieu sait où pourront me jeter les hasards de la guerre! Or, en mon absence, je n'oserais répondre... Miss Avondale, continua-t-il avec un sourire mélancolique, je suis comme cet adepte allemand qui avait trouvé la formule pour évoquer le diable, mais qui ignorait comment le renvoyer après l'avoir fait venir. J'ai soulevé une tempête populaire, mais je ne suis pas encore sûr de l'apaiser ou de la diriger à mon gré... Quant à vos domestiques, vous comprendriez quel fond vous pouvez faire sur de pareilles gens, si vous aviez vu tout à l'heure comment il recevaient vos ennemis !

Mistress Jones, qui; en gouvernante bien apprise, était restée jusque-là comme indifférente à la conversation, se leva tout en larmes, et vint se jeter dans les bras de sa maîtresse, balbutiant des protestations de dévouement.

— Calmez-vous, ma chère Jones, dit Nelly non moins émue ; ce n'est pas de vous que le capitaine O'Byrne a voulu parler ; vous êtes mon amie, ma compagne, et je suis sûre... Eh bien, monsieur, ajouta-t-elle avec résolution, mon devoir est tracé : je dois rejoindre mon père. Faites-moi donner mon poney, la Reine-Mab, et un autre cheval pour mistress Jones, qui est aussi une écuyère passable ; chargez un homme fidèle de nous accompagner, et nous partirons sans retard. — Et où irez-vous, miss Avondale ? Savez-vous de quel côté votre père et votre indigne parent ont porté leurs pas? D'ailleurs y aurait-il de la prudence à parcourir ainsi, presque seule, un pays livré aux fureurs de la guerre, où les haines de caste, les vengeances particulières, les sanglantes réactions, éclatent sans doute de toutes parts ? — C'est juste ; mais alors que devenir ? Ah ! Richard O'Byrne, ajouta Nelly avec un soupir, qui m'eût dit, quand je vous rencontrai sur le steam-packet de Dublin, et quand j'admirais naïvement, sans vous connaître, votre ardent amour pour l'Irlande, votre généreux et chevaleresque patriotisme ; qui m'eût dit qu'un jour viendrait où vous déchaîneriez sur moi et sur les miens tant d'effroyables maux.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Richard sembla rêveur. Il reprit enfin :

— Un seul parti vous reste à prendre: c'est de demeurer à Neath, où vous avez des amis et où vous êtes toujours assurée de trouver protection. Deux maisons s'empresseront de vous offrir un asile, à vous et à votre gouvernante. L'une est celle de M. Bruce, le ministre anglican, l'ami, le collègue de lord Avondale. Il est riche ; il a une famille nombreuse, des jeunes filles de votre âge...

— Ne me parlez pas du révérennd M. Bruce et de sa famille, interrompit Nelly avec une expression de répugnance ; comment pourrais-je accepter le service de gens à qui, malgré mes efforts, je n'ai pu cacher l'éloignement qu'ils m'inspirent ? Etes-vous certain, monsieur, que, dans mon malheur, je trouverais, chez M. Bruce, la sympathie, les égards que je serais en droit d'attendre ? Parlez-moi de cette autre maison où je pourrais demander asile, capitaine O'Byrne; quelle qu'elle soit, je serais sûre d'y trouver des hôtes plus bienveillants, des cœurs plus sincères. — Cette maison, miss Nelly, ce n'est qu'en tremblant que je la citer : c'est celle de mon frère Angus. —Avec ma chère Julia, avec votre bonne et malheureuse sœur ! s'écria miss Avondale d'un ton chaleureux ; je pourrais la voir à toute heure, lui prodiguer des consolations, réparer, autant qu'il serait en moi, les mortels chagrins que ma famille lui a causés ! J'accepte, mon-